

**Reality**  
**Luciano le candide**  
*Réalité*, Italie / France, 2012, 1 h 56

Sami Gnaba

Number 285, July–August 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69701ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gnaba, S. (2013). Review of [Reality : luciano le candide / *Réalité*, Italie / France, 2012, 1 h 56]. *Séquences*, (285), 54–54.

## Reality

### Luciano le candide

Deuxième grand prix cannois en quatre ans pour son auteur Matteo Garrone, **Reality** se fonde sur le désir impérieux et maladif de célébrité d'un individu. Plus directement, il nous montre comment un geste au premier abord presque désintéressé (Luciano décide de faire plaisir à sa fille en se présentant à une audition pour une télé-réalité) en vient à contaminer la réalité d'un individu, d'abord dans ses rapports dans la communauté, puis dans sa propre famille.

Sami Gnaba

Si il utilise la télé-réalité et le culte de la célébrité comme sources d'inspiration (*Louis 19*, *The Truman Show* et *Superstar* l'avaient fait plus frontalement), **Reality** pose son sujet ailleurs. Il ne réside ni dans une critique de cette forme télévisuelle, ni dans l'évocation de la célébrité (souvent brutale) de ces anonymes qui peuplent ses écrans. Par ailleurs, en choisissant l'inconnu et épatant Aniello Arena comme acteur principal, Garrone offre une transposition cinématographique ingénieuse de l'anonymat de tous ces loftiens en quête d'images.

**Reality** compose plutôt son sujet dans l'attente interminable s'étirant entre l'audition de Luciano (prétexte à un passage mémorable aux studios de Cinecittà) et sa possible sélection dans l'émission. Cette attente, cette fébrilité grandissante, Garrone en accentue l'ampleur par l'ellipse qui, tout en bouleversant la linéarité, cristallise le caractère toujours un peu plus déviant de Luciano. D'une séquence à une autre, il se transforme sous nos yeux. On passe de la fascination amusée aux vertiges de sa folie.



De la fascination amusée aux vertiges de la folie

En s'emparant de cette attente, Garrone déroule son incidence majeure sur le quotidien, la famille et le destin de Luciano. C'est drôle et cruel. Il doit apprendre à vivre avec son nouveau statut – vénéré et chimérique à la fois – dans le village. Tous voient en lui la nouvelle idole de la télé, alors qu'en fait il n'a toujours pas été choisi. Quand le miracle n'aura finalement pas lieu, Luciano aura déjà «perdu sa tête».

Solaire, baigné des couleurs criardes de son décor napolitain, **Reality** progresse en seconde partie vers le confinement nocturne des lieux, au fur à mesure que s'accroît l'obsession malade de Luciano, jusqu'à déboucher vers la folie. Les deux longs plans introduisant et clôturant le film sont révélateurs. Dans le tout premier, le spectateur est introduit à des personnages en mode conte de fée, avec tout ce que ça présuppose de décors fastueux, de luxe aveuglant, d'intrusion enchantée – carrosse et chevaux à l'appui – dans un univers blafard. À l'opposé de cette promesse

d'émerveillement, **Reality** se clôt sur une plongée vertigineuse, laquelle nous montre Luciano entré par effraction dans le décor de l'émission, autant dire un abîme sans fond, broyé par sa folie, scandant les pièces du loft d'un rire terrifiant. C'est cet écroulement que le film retrace, démontrant comment un homme plein d'espoir qui cherchait à s'élever de sa condition sociale («on va régler tous nos problèmes», affirme-t-il tout au long du film), s'est consumé dans son élan, personne dans son entourage n'étant assez vigilant pour freiner sa chute.

D'abord, Garrone dresse les contours du quotidien de Luciano avec une douceur touchante (les longs plans balayant l'appartement de la famille au retour du mariage), humour (la visite effectuée à l'église) et empathie. Tandis que, dans sa deuxième partie, le film se fonde dans une dimension fantastique inquiétante, la réalité de Luciano se déforme jusqu'à se dissoudre dans une noirceur prégnante. Luciano est tellement pris dans son fantasme qu'il réussit à convaincre tout le monde (lui le premier) des bienfaits de ses gestes. Il vendra sa poissonnerie, s'imaginera surveillé par des agents de l'émission, offrira refuge aux sans-abri et donnera ses meubles aux plus démunis.

Loin d'être la charge anti-télé-réalité annoncée, **Reality** se lit plutôt comme la chronique cruelle d'un homme qui a vu une chance de rêver à un meilleur avenir pour lui et sa famille, mais – dans son élan – s'y est brûlé. Après *Gomorra*, où il chroniquait la corruption de la société napolitaine sous ses diverses échelles, Garrone continue aujourd'hui à dépeindre avec brio et acuité la brutalité d'un quotidien qui déçante. Autant les jeunes malfrats wannabes se gavaient à la violence de Tony Montana, autant Luciano se lance à corps perdu dans son fantasme de gloire – avec cette même énergie du désespoir, de candeur et de croyance dans sa chance.

Il y a quelque chose de prodigieux et d'émouvant dans la façon que Garrone filme Luciano, perdant certes, mais magnifique aussi. À aucun moment, sa mise en scène ne l'abandonne. Garrone se place à ses côtés, de tous les plans, avec humanité et douceur, sans aucun surplomb ou jugement. Il sera toujours avec lui, jusqu'à la toute fin. C'est sans nul doute cette douceur, cette compassion chez Garrone qui avait séduit Nanni Moretti et son jury à l'édition 2012 du Festival de Cannes!

■ **RÉALITÉ** | Origine: Italie / France – Année: 2012 – Durée: 1 h 56 – Réal.: Matteo Garrone – Scén.: Matteo Garrone, Maurizio Braucci, Ugo Chiti, Massimo Gaudioso – Images: Marco Onorato – Mont.: Marco Spoletini – Mus.: Alexandre Desplat – Son: Maricetta Lombardo – Dir. art.: Paolo Bonfini – Cost.: Maurizio Millenotti – Int.: Aniello Arena (Luciano), Loredana Simioli (Maria), Nando Paone (Michele), Raffaele Ferrante (Enzo) – Prod.: Matteo Garrone, Domanico Procacci – Dist. / Contact: Métropole.